

I-L'APPRENTISSAGE

Douar, gourbi, le nidham, Cheïkh Tayeb Djoughlali, el colone, le colon. Ces mots ont habité mon enfance, comme celle de millions d'enfants Algériens de ma génération. Mon douar, c'est Ouled Tourki. Il ne pouvait même pas prétendre à l'appellation de douar. C'était une succession de gourbis disséminés au gré de la nature, des habitations en toub, cette terre séchée qui constituait le seul matériau disponible.

Oued Tourki se trouve près d'El-Omaria, ex-Champelain, dans une vaste succession de vallées et montagnes à l'ouest de Médéa, sur le flanc sud des Monts de Chréa. C'était une région accidentée, très boisée, naturellement propice à l'établissement de maquis. Une solide tradition de révolte dominait d'ailleurs dans cette région, et nombreux sont les hommes recherchés qui s'y réfugiaient bien avant la guerre de libération. Didouche Mourad en faisait partie.

J'y suis né le 15 mars en 1933, d'un père, fellah, à la santé solide, qui lui permettra de vivre jusqu'à 92 ans, et d'une mère issue d'une famille voisine. Mon père était analphabète, mais il essaya de s'occuper de mon éducation. Il participa, à sa manière, à la guerre culturelle dès cette époque.

A Ouled Tourki, l'école coranique et l'école française se faisaient face. École est, là aussi, un bien grand mot. L'école coranique était un gourbi où se rassemblaient les élèves autour d'un taleb, pour apprendre le Coran. L'école française se limitait à une seule classe, construite au lendemain de la seconde guerre mondiale. Une rivalité féroce opposait les deux écoles. Pour mon père, il était hors de question d'envoyer ses enfants à l'école française.

Le seul enseignant de l'école française, Abdelaziz, était le fils d'un notable, un bachadel de Berrouaghia. Il portait une chéchia Stamboul, cette tunique rouge de forme conique héritée des Turcs. Le port de la chéchia était un indice qui ne trompait pas : l'enseignant était l'un des nôtres, malgré ce savoir, étranger, qu'il dispensait. Il a d'ailleurs été assassiné par l'armée coloniale pendant la guerre de libération.

Un seul algérien, Salah Bensaad, a mis ses enfants à l'école française. Sa décision a provoqué une rupture avec sa famille, et notamment avec son frère, Ahmed, qui était responsable de la mosquée. Ahmed Bessad refusait l'école française. C'était pourtant un militant connu. Didouche Mourad s'est réfugié chez lui à la fin des années 40.

La guerre des écoles connut son point culminant en 1948, après les célèbres élections de Naegelen, qui donnèrent lieu à une fraude massive. Des affrontements eurent lieu à El-Omaria. Il y eut mort d'homme. Le douar fut détruit, en représailles. La maison de Si Tayeb Djoughlali, principale figure du mouvement national à El-Omaria, fut rasée par un tank. C'était la première fois que nous voyions ce type d'engins.

Après ces incidents, une violente polémique domina dans toute la région : faut-il laisser les enfants revenir à l'école française ? Une grande réunion fut organisée. Le non l'emporta. Tous les parents se plièrent à cette décision. Aucun enfant ne se rendait plus à l'école.

L'enseignant qui y officiait ne voulait cependant pas partir. Il était là, tous les jours, attendant des enfants qui refusaient le savoir qu'il dispensait. Au bout de quelques jours, les enfants furent poussés à détériorer l'école. Pour la plupart, c'était plutôt un jeu. Mais pisser dans les locaux de l'école française était aussi un signe de refus, de révolte. C'était une manière de dire aux colons : nous refusons votre langue. L'enseignant, lassé, finit par partir.

Mais après les élections de 1948 et les émeutes qui s'en suivirent, le village eut à affronter une autre menace, celles de militaires d'origine africaine envoyés sur place pour maintenir l'ordre. Ce qui était d'abord une curiosité, puis une peur, se transforma bientôt en terreur. Une rumeur se répandit, selon laquelle ces tirailleurs sénégalais et autres militaires venus de lointaines contrées africaines mangeaient les enfants. Bêtise ? Ignorance ? Racisme ? Peu importe. Tout le monde y croyait. Les mères étaient terrorisées. Plus aucun enfant n'était désormais autorisé à sortir, ni même à se rendre à la mosquée, qui était en même temps l'école coranique. Celle-ci fut fermée pendant près d'une année.

Les élections de 1948 furent aussi, pour moi, l'occasion de voir Didouche Mourad. J'avais quinze ans, je n'avais aucune conscience de

l'envergure du personnage, mais il était là. Le Nidham, le PPA-MTLD, l'avait chargé de superviser les élections à El-Omaria.

Après le vote, Didouche fut emmené à dos de mulet vers Médéa, d'où il devait se rendre à Alger, par bus. Mais là, il était attendu. La police coloniale se doutait de la présence d'un dirigeant de premier plan. Reconnu, il fut empoigné par un homme de la police coloniale, à l'arrêt du bus, mais en se débattant, il réussit à se délester de sa kachabia pour s'enfuir. Il se retrouva dans une impasse, et fut de nouveau pris et emprisonné.

La présence de Didouche avait été connue à cause d'un journal. Les hôtes de Didouche avaient envoyé un jeune homme, Benyoucef Bensaad, à Berrouaghia, pour acheter un journal. Il devait contacter un homme sur place, qui achèterait le journal et le lui remettrait. Mais arrivé à destination, il n'a pas trouvé son correspondant. Ne sachant que faire, ni quel journal prendre, il a finalement décidé d'acheter plusieurs journaux disponibles.

La marchande, une gaouria évidemment, n'avait jamais vu un Algérien acheter autant de journaux. Elle fut prise de doute. Elle alerta aussitôt la police, qui fit suivre Benyoucef Bensaad jusqu'à El-Omaria.

L'arrestation de Didouche, Si Tayeb Djoughlali, M'Hamed Ben M'Hel, une autre figure du PPA, a bouleversé la vie du village. Apparemment, l'administration coloniale reprenait le contrôle de la situation. En fait, c'était un répit, un sursis. Comme dans toutes les régions du pays, l'impuissance face au jeu électoral faussé poussait les militants nationalistes à la radicalisation. Le résultat en était attendu : une année plus tard, fut créée l'OS, l'aile armée du PPA.

Service militaire

J'arrivais sur mes seize ans. Mon père décida de m'envoyer dans une autre école coranique, à Sidi Kheireddine, près de Larbaa. J'y vivais en interne. On nous donnait à manger, pain d'orge et petit lait quand il y en avait, et on dormait tous dans une grande salle. J'y suis resté deux ans, avant de me diriger vers une autre école, au douar Zerouala, près de Bekkalam, à Meftah. Là aussi, je suis resté deux ans.

En mars 1954, alors que le feu de la révolution couvait, j'ai été appelé à effectuer le service militaire. C'était le Ramadhan. Convoqué à Mostaganem, je fus envoyé à Briançon, en France. C'est là que je me trouvais le 1er novembre 1954. J'étais un chasseur alpin !

L'instructeur était un chrétien libanais, le capitaine Abdelhakim, un ancien de Dien Bien Phu. Nous étions 11 arabes, la plupart des Maghrébins. Nous n'arrivions pas à supporter cette vie de militaire, avec le froid et la montagne. Notre seule préoccupation était de trouver un moyen de nous faire renvoyer, d'être déclaré inaptes au service militaire.

La formation théorique avait lieu dans une grande salle, quand il faisait froid. Mais nous trouvions un moyen de nous dérober aux cours. La punition était inévitable, et toujours la même : une corvée consistant à transporter du fumier dans la ferme du capitaine d'instruction.

Pendant les séances de tir, nous évitions délibérément la cible, toujours dans le but d'être renvoyés. Le capitaine se rendait compte de notre jeu, et nous le reprochait. " Espèces de mulets, nous dit-il un jour, vous allez avoir besoin de cette formation ". Il avait raison : c'est lui qui nous a informés du 1er novembre 1954.

Peu auparavant, il y avait eu le séisme de Chlef, qui avait rasé l'ex-Orléansville. Nous avions inscrit trois personnes supposées habiter dans la région, pour leur faire obtenir une permission : Hamoud Daïdi, un boxeur, futur chahid, un homme de Cherchell, et moi-même. Notre mensonge fut rapidement découvert, et ce fut une nouvelle punition.

Après la fin de l'instruction, j'ai été envoyé Safy, au Maroc, puis à la frontière tunisienne. Au Maroc comme en Tunisie, les choses bougeaient. Les mouvements nationalistes avaient obtenu des résultats qui devaient déboucher sur l'indépendance deux ans plus tard. Il y avait un climat de tension, un vent de révolte qui annonçait de profonds bouleversements.

Nous vivions alors en militaires, relativement isolés de la population. J'étais encore plus isolé au sein d'un groupe de quelques Algériens, qui faisaient bande à part. Personne parmi nous n'avait une vraie formation. Il manquait, au sein de ce groupe, un vrai militant qui nous aiderait à comprendre les enjeux et à franchir le pas. Nous devions faire l'analyse nous-mêmes, sans information ni moyens, pour laisser notre réflexion chemi-

ner progressivement, jusqu'à acquérir cette conviction qui ressemble à l'évidence : Lakhdhar n'est pas un chasseur un alpin, mais un moudjahid. Non seulement je n'avais rien à faire dans cette armée française, mais ma place naturelle était de l'autre côté, parmi ceux qui la combattaient.

Peu à peu, l'idée de partir, de rejoindre nos frères, s'est imposée à nous, naturellement. Nous étions quatre à avoir pris cette décision. Cherif Rabiaa, de Ouled Slama, près de Bougara, un chahid, Hamoud Daïdi, de Blida, un quatrième homme, de Azzaba, et moi-même. Mais nous devons faire face à des problèmes inattendus. Nous ne savions même pas si nous étions en territoire algérien ou tunisien. Notre unité se déplaçait continuellement. Elle était toujours en mouvement. Nous cherchions à établir un contact, mais nous ne connaissions personne. Les déplacements ne facilitaient pas le contact.

Trahison

Nous sommes rentrés en Algérie sans même nous en rendre compte. Nous avons atteint une ferme, celle de Gajelin, près de Souk-Ahras, vers la frontière. La ferme avait été brûlée. Nous en avons conclu que nous nous trouvions en Algérie.

Nous avons réussi à établir un contact avec l'ALN grâce à un employé de la ferme, qui s'appelle Derradji. Celui-ci nous a informés des détails de l'opération contre la ferme, et nous a décrit la situation dans le secteur. Selon lui, l'ALN avait établi son emprise sur la région. Elle avait besoin d'hommes aguerris et, surtout, d'armes. Nous étions prêts.

A son tour, Derradji nous a mis en contact avec un autre homme, Rabah, dont le père était le garde champêtre de Bouhadjar. Il nous a promis de nous faire introduire au sein de l'ALN. Il nous a invités chez lui, pour préparer l'opération. Mais quand il s'est assuré de notre sincérité, il nous a livrés à l'armée coloniale.

Il devait nous établir un rendez-vous avec un homme de l'ALN pour le lendemain. Nous nous sommes préparés et nous l'avons attendu. Il n'est pas venu au rendez-vous. Nous lui avons envoyé un émissaire, chez lui, pour qu'il nous rejoigne.

Nous voulions toutefois rester prudents. Nous étions dans une zone où on connaissait peu de gens. Nos contacts ont été établis au hasard des rencontres. Rien n'était sûr, malgré la ferveur qui semblait régner. Nous avons donc décidé de cacher nos armes avant d'aller au rendez-vous.

Finalement, nous nous sommes rendus chez notre contact. C'est là que les gendarmes sont venus nous cueillir. Ma première tentative de rejoindre l'ALN a échoué.

Nous fûmes ramenés à Briançon, pour être jugés durant l'été 1955. Cette première expérience m'a appris une règle de base : la prudence. Avoir fait confiance à des gens que nous ne connaissions pas, qui s'étaient présentés à nous sous un aspect séduisant nous a menés devant le tribunal militaire. Avoir fait preuve de prudence en cachant nos armes avant d'aller au rendez-vous nous a sauvés. Au procès, il n'y avait aucune preuve matérielle à nous opposer. Nous fûmes donc condamnés à des peines de prison avec sursis.

Aussitôt après le procès, nous fûmes réexpédiés vers le bataillon, qui avait été de nouveau muté à Safy, dans la région de Fès, au Maroc. J'y suis resté jusqu'à ma démobilisation en 1956. J'avais alors 21 ans. J'étais jeune, j'avais une formation militaire, j'avais appris quelques rudiments de la vie. Ma place naturelle se trouvait au sein de l'ALN.

De retour à El-Omaria, je prenais la mesure des changements. Le vent de la révolution avait soufflé. Cheïkh Tayeb Djoughlali régnait sur la région, mais il avait à affronter une forte présence des messalistes. C'est d'ailleurs l'un des drames de ce début de la guerre de libération : des régions qui avaient massivement suivi le PPA-MTLD étaient attachées, d'une manière presque mystique, au personnage de Messali Hadj. Contester Messali équivalait à un blasphème. Le rejeter au profit du FLN était une apostasie, tant il avait marqué de son empreinte le mouvement nationaliste depuis sa naissance dans les années vingt jusqu'au début des années cinquante.

Des nombreuses personnes d'El-Omaria avaient rejoint l'ALN. Mais d'autres avaient rejoint les Messalistes, qui avaient eux aussi pris le maquis en force. Ils disposaient de militants aguerris, des organisateurs de talent, comme Ahmed Ben Djelloul, Bachir et Nadhir, les messalistes les plus influents dans la région.

Chercher un contact

Cette confusion a donné lieu à de nombreux drames. De jeunes militants, désirant faire le coup de feu, avaient recours à la filière qui était la plus facile, la plus proche, celle du douar, de la famille, du village. Il suffisait, pour eux, de connaître quelqu'un pour lui faire confiance et le rejoindre. Nombre d'entre eux se sont ainsi retrouvés au MNA de Messali Hadj, alors qu'ils voulaient participer à la libération du pays. Ils ne connaissaient pas tous les confits de l'époque. Les facilités dont bénéficiaient les messalistes leur permettaient de mieux recruter que l'ALN.

Pour moi, cependant, le nidham, le mouvement national, c'était Cheïkh Tayeb Djoughlali. Quelques jours après ma démobilisation, j'ai pris contact avec Cherif Rabiaa, mon ancien compagnon d'infortune, pour nous préparer à rejoindre l'ALN. Cherif Rabiaa a ramené avec lui Kouider le petit, un ancien syndicaliste, tombé chahid lors de la bataille de Mokorno. Petit Kouider était en contact avec des militants communistes, dont la sœur de l'aspirant Maillot. Il nous informé qu'il lui était possible d'acquérir des armes par ce réseau.

Notre décision prise, il nous restait à organiser notre intégration au sein de l'ALN. Après de nombreuses tentatives, j'ai pu entrer en contact avec Hadj Benaïssa, de Beni Slimane, lui aussi chahid. Il faisait partie du groupe de Cheïkh Tayeb.

Rendez-vous fut pris au douar El-Ancer, dans la région de Oued El Kemoune. C'est là que nous avons rejoint Hadj Benaïssa : c'était mon premier jour au maquis. Je venais de naître à nouveau. J'étais complètement transformé. J'étais un homme libre, décidé à se battre pour sa liberté. Je venais de faire un choix décisif. Avec le jour de l'indépendance, ce fut le plus grand jour de ma vie.

Hadj Benaïssa nous a conduits auprès de Cheïkh Tayeb, près de Ouzala, à l'est de Chréa. Je faisais connaissance avec la vie de maquisard, j'en apprenais les règles dans des conditions difficiles. L'organisation de l'ALN n'était pas encore affinée, les chefs de guerre s'organisaient comme ils pouvaient, en ce début d'été 1956, antérieur au congrès de la Soummam, qui devait jeter les bases de l'organisation de l'ALN. Il fallait

aussi cohabiter avec les maquis messalistes, dont les membres étaient parfois des proches, natifs du même village, du même douar, des anciens compagnons de ceux qui nous encadraient.

Nous avons informé Cheikh Tayeb de la possibilité de nous procurer des armes auprès de militants communistes. Sur ordre de Cheikh Tayeb, Kouider reprit contact avec le réseau de l'aspirant Maillot. Sa a accepté de livrer à Kouider dix mitraillettes. Pour cette époque, c'était un apport très important. Ces armes présentaient cependant deux handicaps. Il s'agissait d'armes de marque Sten de fabrication anglaise, que les hommes de l'ALN ne connaissaient pas bien. Leur maniement posait problème. De plus, il y avait un seul chargeur pour chaque arme.

Cheikh Tayeb comptait les utiliser pour une bataille décisive contre les messalistes. Il fut contraint de patienter. Les Messalistes étaient mieux armés. Il fallait donner aux hommes le temps de se familiariser avec ces nouvelles armes, et tenter de trouver des munitions supplémentaires.

Une Katiba de messalistes s'était installée dans la même région que nous, au douar Zouli, à l'est de Chréa. La population connaissait alors l'existence des deux maquis, mais il lui était difficile de faire la différence entre des groupes qui apparaissent la nuit, affirment oeuvrer pour l'indépendance, s'habillent, parlent et s'organisent de la même manière. Les messalistes avaient d'ailleurs souvent meilleure allure, ils étaient plus impressionnants car mieux armés et mieux habillés.

Cheikh Tayeb demanda à la population du douar Zouli d'accueillir les messalistes, le temps que les hommes de l'ALN se familiarisent avec les nouvelles armes et préparent une grande opération. Elle eut lieu fin mai, pour se solder par la mort d'une trentaine de messalistes. Nous avons fait onze prisonniers, qui sont restés avec nous jusqu'au 28 juin, date du passage chez nous des principaux dirigeants de l'intérieur qui se rendaient au congrès de la Soummam.

J'ai vu Abane Ramdane, Larbi Ben M'Hidi, Amara Rachid, Si M'Hamed Bougara, Krim Belkacem. A la même période, un premier groupe d'étudiants qui avaient rejoint le FLN après la grève du 19 mai 1956 se trouvait parmi nous. Il y avait notamment Meriem Benmihoub, Safia Bazi, Fadhila Mesli, Hassan Boudissa et Bachir Rouis.



Eh haut, de gauche à droite:
Ali Mellah, commandant de la Wilaya VI, Bougara, Salah
Zamoun, Amar Ouamrane, Sadek Dehilès, Omar Ousseddik.
Photo prise fin 1958.
En bas: 1. Bougara. 2. Tayeb Djoudhlali. 3. Salah Zamoun



Peu auparavant, avait eu lieu célèbre désertion à partir de la caserne de Bouchaoui. Deux des déserteurs, Abdelkader Haddou, d'Oran, et Mahfoudh, de Tlemcen, étaient des anciens d'Indochine. Le groupe comprenait également Chergui, de Beni Slimane, un autre militant, surnommé Boulganine, de Sour-El-Ghozlane, et Touhami, de Tablat.

Patrouille à l'ouest

Pour moi, c'était l'euphorie. Cette succession d'évènements, en si peu de temps, confirmait la montée en puissance de la révolution. L'afflux de combattants, d'étudiants et de lycéens, l'effervescence politique qui précédait le congrès de la Soummam, la ferveur qui dominait au sein de l'ALN, donnait à notre combat un caractère qui dépassait largement ce que je pouvais imaginer. Et tout ceci avait lieu deux mois à peine après mon intégration au sein de l'ALN.

Le groupe des dirigeants de la révolution devait se diriger vers l'est, en vue de participer au congrès de la Soummam. Ben M'Hidi décida de nous envoyer vers l'ouest, pour de nouveaux contacts. Il dépêcha un groupe de 45 hommes, dont je faisais partie. Il nous donna ses ordres : Où que vous soyez, les 5 et 14 juillet, il faut mener une opération, même symbolique.

Le 5 juillet, nous nous trouvions dans la région de Ksar-El-Boukhari. Nous nous sommes divisés en deux groupes, chargés de brûler les récoltes de colons aux douars de Medjber et Ouled Hakem. Ordre était de mener l'attaque à minuit.

Je me trouvais au sein du groupe qui se rendait à Oued El-Hakem, près de Zoubiria, ex-Braza, au sud de Berrouaghia. Nous avons réussi à brûler une ferme, mais nous avons dû subir un accrochage. Nous avons enregistré un chahid, Amar, originaire d'Azzefoun.

Le 14 juillet, nous nous trouvions beaucoup plus à l'ouest, à Remka, dans l'Ouarsenis. La région, difficile d'accès, connaissait également l'implantation des maquis de Kobus et du Bachagha Boualem. Mais l'ALN comptait deux hommes de grande valeur, qui allaient réussir à renverser la situation : Si Baghdadi, de son vrai nom Allili, originaire de Aïn-Defla, et Si Mohamed Bounaama, futur chef de la Wilaya IV.

A Remka, nous fûmes confrontés à un problème inattendu. Il n'y avait rien à faire. La région, montagneuse, était désespérément dépourvue de tout. La " civilisation " française n'était pas arrivée dans cette région. Ni poteau électrique à détruire, ni ferme à attaquer, ni poste colonial susceptible d'être pris, ni embuscade à mener. Nous avons peiné avant d'être informés de l'existence d'un poste de garde forestier, que nous avons brûlé.

Dans la journée, nous avons organisé un grand rassemblement de la population dans cette zone totalement sous contrôle de l'ALN. Si Abdelaziz a fait un discours. C'était un homme extraordinaire. Il était parti combattre en Palestine à l'âge de 17 ans, après la spoliation de la terre sainte. Il y était resté pour faire des études, avant de rejoindre l'ALN. On le surnommait Saout El-Arab, la Voix des Arabes, en référence à cette radio qui émettait à partir du Caire. Quand il s'installait pour l'écouter, il nous intimait à tous l'ordre de nous taire.

Dans son discours, il a expliqué la colonisation, le combat de l'Emir Abdelkader, les soulèvements du XIXème siècle, l'histoire du mouvement national, et le devoir du djihad qui s'imposait à tous, chacun selon ses capacités et ses moyens, pour chasser le colonisateur.

A la fin de son discours, il ouvrit un débat, et demanda s'il y avait des questions à poser. Un vieux demanda la parole:

- vous dites que les kouffar (non musulmans, athées) sont chez nous depuis 132 ans.

- Oui.

- Et le colonialisme, c'est qui, alors ?

Le mot " colonialisme " n'était pas connu dans ces zones reculées, où l'analphabétisme était systématique. Les gens utilisaient d'autres termes pour désigner les colons et les habitants de souche européenne : gaouri, koffar, n'sara, roumi, étaient utilisés, mais les termes " colon " et " colonialisme " étaient inconnus pour eux.

Si Abdelaziz ne se démonta pas.

- Le garde forestier, répondit-il simplement.

La population de ces régions montagneuses connaissait l'administration coloniale à travers le garde forestier, symbole de l'oppression. Pour

eux, c'était l'ennemi quotidien. C'est à lui qu'ils avaient à faire quand ils allaient chercher du bois, seule manière de faire le feu, quand ils fabriquaient du charbon pour le revendre, ou quand ils braconnaient.

Le vieil homme regarda Si Abdelaziz pendant un moment.

- Où étiez-vous depuis 132 ans ? lui dit-il simplement.

Les communistes

Ma première grande tournée au sein de l'ALN tirait à sa fin par cette leçon d'humilité. Cet homme ne s'interrogeait ni sur les motivations idéologiques, ni sur l'armement, ni sur les chances de survie et de succès de l'ALN. Il considérait comme un acte naturel le fait de combattre ce qui symbolisait l'oppression, et se demandait simplement comment la lutte n'avait pas commencé plus tôt.

Notre tournée se prolongea vers l'ouest, jusque dans la région de Frennda, fin août 1956, au moment où la révolution connaissait un saut qualitatif majeur, avec la tenue du congrès de la Soummam.

Sur le chemin du retour, nous avons croisé un groupe dépendant du Parti Communiste Algérien, qui tentait alors de mettre sur pied ses propres groupes armés, sous la direction du célèbre aspirant Maillot, mort dans la région de Beni Boudouane, sur le versant nord de l'Ouarsenis. Sa sœur nous avait déjà remis des armes auparavant, ce qui nous incitait à respecter ces hommes dont nous ne partageons pourtant pas les choix idéologiques.

Une longue discussion fut engagée avec eux. Chacun exposa son point de vue et ses objectifs. Ils nous invitèrent à les rejoindre et nous en fîmes de même. Finalement, chacun resta sur ses positions, mais nous ne nous sommes pas affrontés. En gage de bonne volonté, ils nous ont offert deux armes.

Les hommes de Mokorno

L'apprentissage

Les hommes de Mokorno

L'apprentissage